

Par effraction

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Sous réserve
L'Agent de liaison*

HÉLÈNE FRAPPAT

Par effraction

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

pour Adelchi

L'auteur remercie le CNL.
© Éditions Allia, Paris, 2009.

Aurore...

Aurore...

Encore Aurore !

Dimanche 23 septembre 2004, dans une contre-allée du Marché aux Puces de la Porte de Clignancourt, vous avez acheté pour la somme totale de 40 euros un carton jauni portant la marque Franprix sur ses flancs.

Le propriétaire du stand (un bric-à-brac de bibelots “anciens”) avait indiqué, sans plus de précision, que le lot contenait des films de famille. De retour chez vous, 17 rue des Deux Gares dans le dixième arrondissement, vous n’avez pas ouvert le carton tout de suite.

Il est demeuré dans un coin de votre chambre, avec le reste de vos achats (une veste trop grande que vous avez négligé d’apporter au magasin de retouches ; un lot incomplet de revues marxistes ; quelques vinyles), jusqu’à cette soirée d’hiver où, sans savoir pourquoi, vous avez projeté les bobines en désordre sur le mur blanc de la chambre.

Dans les premières images, tremblées, instables, elle apparaît en noir et blanc.

Des formes floues du nouveau-né, la caméra super 8 parvient seulement à capturer le sourire.

Les images vont trop vite, comme dans les films muets. Le bébé s'agite dans son berceau, lève les bras, joue avec ses pieds et, soudain, détourne le visage d'un geste qui vous deviendra familier.

Dans le parc d'une grande villa dont vous apercevez furtivement les contours, à l'ombre d'un chêne la mère du nouveau-né berce l'enfant enseveli sous le linge brodé et les dentelles. La mère brune, l'air sérieux, se penche vers le berceau en osier au rythme saccadé du film.

La première fois qu'A. ressentit qu'elle possédait un don obscur, elle se trouvait en tête-à-tête avec son professeur de piano. Pendant toute la durée de la leçon, le vacarme disharmonieux des gammes ne parvint jamais à dissimuler à la petite fille de sept ans les pensées tristes qui émanaient, ballet lumineux d'esprits libérés par la formule magique d'une sorcière, de la tête du professeur taciturne. Embarrassée d'avoir accès aux songes intimes d'un adulte qui se tenait respectueusement derrière elle, A. prétextait plusieurs maladies fictives jusqu'à ce que ses parents se lassent d'exiger qu'elle apprenne le piano. Peu après le départ du professeur, que la gouvernante avait accompagné dans l'entrée où l'attendaient son pardessus et son chapeau, A. s'était réfugiée dans l'ancienne nursery, en proie à une violente migraine. Dans la pièce désaffectée qui servait désormais de buanderie sous les combles, l'enfant était demeurée de longues heures recroquevillée sur le fauteuil à bascule où sa nourrice avait coutume de la bercer, attendant la tombée du soir pour voir cesser sa migraine. A. ignorait alors que chaque manifestation de son mystérieux

don serait suivie d'une violente attaque de maux de tête.

Avant d'apprendre les règles gouvernant le monde des adultes, A. connut sa condition implicite : l'impossibilité du silence. Jour et nuit, dans les rues bruyantes des villes ou le calme feutré qui étouffait chaque bruit chez eux, seuls ou en compagnie, devant leurs amis et leur miroir, jamais les adultes ne se taisaient. Ils parlaient bien moins à leurs interlocuteurs qu'à eux-mêmes, contredisant le plus souvent ce que leur bouche avait formulé civilement à voix haute par un monologue secret où passions et rancœurs se déchaînaient.

Leurs voix traversaient les murs, parquets, plafonds, portes, fenêtres, pour venir se loger dans l'oreille de A. L'enfant prit l'habitude de dissimuler sous ses tresses sombres des tampons roses de cire qu'elle achetait discrètement à la pharmacie du village. Elle commença par les mettre la nuit afin de protéger son sommeil de l'invasion des rêves de ses parents et de ses sœurs, puis elle les porta même le jour, préférant répondre étrangement aux questions des adultes au lieu d'entendre, derrière toute demande, son discordant arrière-plan.

À l'école, il lui suffisait de sonder, de temps à autre, l'esprit de son institutrice pour continuer

à renvoyer à la classe l'image d'une élève un peu distraite, et moyenne. À la maison, ses parents, souvent absents, confiaient leurs trois filles aux soins cérémonieux d'une domesticité dressée à se taire ; de retour des hebdomadaires voyages d'affaires auxquels le mari conviait sa femme, les parents de A., mus peut-être par un pressentiment, ne s'inquiétaient jamais des absences de leur fille cadette. Ils interrogeaient la gouvernante sur son emploi du temps avant d'échanger, avec leurs deux aînées, des anecdotes amusantes de voyage.

Très tôt, A. imposa, au sein du vaste domaine familial, avec l'accord tacite de ses parents et de ses sœurs, les limites de son propre territoire. Elle s'empara du pavillon abandonné des gardiens au fond du parc (le couple âgé s'était installé au dernier étage de la maison, sous les combles désormais dévolus à la domesticité), et elle venait chaque jour se réfugier, en rentrant de l'école, dans ces pièces vétustes protégées de la rumeur des humains par la frondaison des grands arbres. A. n'entendit jamais que la rumeur des hommes ; elle demeura, sa vie durant, sourde aux appels indéchiffrables du monde des oiseaux, des plantes, des océans et des pierres ; recherchant, dans le silence végétal et minéral, une trêve à la cacophonie des humains.

Rêve de la maison aux sortilèges.

Un sortilège règne sur cette maison qui dresse sa façade granitique au sommet d'un hameau triste. À sa manière étrange, la maison m'a choisie. Ses murs (dont j'ignore quelle existence pacifique ou terrible ils mènent en l'absence de leurs occupants) m'adressent des signes, des clins d'œil parfois.

Un volet se détache dans la nuit, et claque. Le robinet d'eau froide de la cuisine ébouillante. La porte d'une armoire dévorée par les termites dégringole. L'horizon, bouché par l'encadrement trop bas des fenêtres, s'assombrit comme pendant une éclipse.

La nature mêle sa voix à celle des pierres. Une armée de fourmis rouges s'enroule autour de mes chevilles, trouant ma peau de piqûres d'aiguille. La plage de sable à la sortie du village, de jour en jour, disparaît, avalée par la chute des troncs d'arbres et la progression bizarrement rapide de la pinède. Sous l'eau, dont la surface renvoie en miroir les rayons roses et gris du couchant, des bancs mauves de méduses, pelagia noctiluca, lancent sur moi, jamais en vain, leurs filaments vénéneux. Sur les plus hautes branches des pins les moustiques-tigres s'assoupissent ; ils attaqueront au crépuscule.

Lorsque vous vous rappelez cette soirée d'hiver que vous avez passée à projeter les films, ne sortant même pas de votre chambre pour répondre au téléphone (il s'obstina, derrière la porte, à sonner longuement), votre mémoire rétablit faussement la chronologie de ces bobines que vous avez pourtant découvertes dans le désordre.

Bien avant qu'à l'issue d'un travail minutieux de classement vous eussiez numéroté les bobines, la vie d'*Aurore* se présenta à vous dans son absolu, et hasardeux, éparpillement.